

—Si, je le vois. Eh bien, alors rien n'est perdu !

—Hélas !

—Tu m'aimes, je t'aime ! Est ce qu'on peut quelque chose contre cela ?

—Non... Mais le bonheur peut nous être interdit !

—Pas celui d'aimer toujours... J'attendrai...

—Quoi ?

—Que sais je ?... L'avenir est long... Il ne sera pas éternellement contre nous ! Reviens chez le duo, comme autrefois.

Gaston eut un léger frisson.

—Je ne veux pas changer de professeur de musique, ajouta-t-elle avec un sourire qui s'éteignait dans une larme.

—Tu es aussi bonne que tu es belle, murmura le jeune homme, baisant les longues paupières de Mlle de Kandos, pour boire ses larmes, avec une sorte de joie mêlée d'amertume, joie de se sentir ainsi aimé, amertume de faire pleurer celle qu'il aimait d'une passion si dévorante et si exclusive.

—Oui, lui dit-il, je retournerai chez le duo. Il m'a écrit... et j'ai à lui parler... c'est mon devoir... un devoir affreux... comme tous mes devoirs à présent... mais je serais criminel de ne point le faire...

Annette le regardait avec étonnement.

—Tiens, ma bien-aimée... cela, je puis te le dire... je te dirai toujours tout ce que je puis... mais ne m'en demande pas davantage, n'exige pas une explication que je dois te refuser...

—De quoi s'agit-il ?

—Tu m'aideras même, dans cette circonstance, et tu obieras... ou tu trouveras moyen d'amener... ce que je désire... ce qu'il faut qu'il soit.

Gaston, de pâle qu'il était, devint livide et se fut d'une voix tremblante, en baisant les yeux, qu'il ajouta :

—M. Bernard, l'intendant, est toujours chez le duo, chez ton père ?

Annette releva ses longues paupières et les rabattit brusquement, par un mouvement qui lui était familier, lorsqu'elle recevait quelque choc violent.

—Oui, dit-elle. — Eh bien ?

—Eh bien il faudrait décider ton père à s'en séparer, à l'éloigner de lui... dont il a toute la confiance.

Une sueur froide baignait le front du jeune homme ; les mots sortaient entrecoupés, hachés, de ses lèvres blémies.

Annette la regardait fixement, devenue tout à coup plus immobile et plus froide qu'une statue.

—Et pourquoi cela ? fit-elle lentement, sans le quitter du regard.

—Il... il ne mérite pas cette... confiance... je le crois... Enfin, Annette, je te jure qu'il faut qu'il quitte... votre maison.

Annette lui saisit vivement la main, en lui disant d'une voix sourde, mais avec un éclair dans les yeux remplis d'une lumière extraordinaire, et qui avaient quelque chose de menaçant, presque de farouche :

—Gaston, tu m'as trompée !

—Moi ?

—Oui, toi, tout à l'heure... Il était donc question de mon père... du duo ?

—Que vois-tu de commun entre ton père et ce... cet homme... ce Bernard... cet intendant ?

Son accent exprimait un étonnement si sincère que Mlle de Kandos, après l'avoir regardé encore un instant, éteignit la flamme de son regard sous le voile de ses paupières brusquement abaissées.

—Rien en effet ! répondit-elle d'une voix contrainte et agitée. Mais je ne puis me charger de cela... Parles-en toi-même à M. de Kandos. Adieu !

Et, sans lui laisser le temps de prévoir son mouvement, elle s'élança hors de la pièce, traversa le corridor avec la légèreté d'un oiseau, ouvrit la porte de sortie et disparut dans l'ombre.

Quand Gaston, qui s'était élançé derrière elle, arriva sur le palier, elle était hors de vue, et c'est à peine si le léger froissement de sa robe de soie monta jusqu'à lui des étages inférieurs.

Il rentra chancelant, épuisé, désespéré et s'éroula pour ainsi dire sur un siège, n'éprouvant que la sensation d'une immense douleur qui brisait en volonté.

Ce fut ainsi, qu'une demi heure après, à son retour, le retrouva sa mère, Mme Lapierre.

En levant les yeux sur elle, il resta stupéfait, tant les traits de la malheureuse femme étaient altérés, bouleversés.

—Qu'y a-t-il donc ? s'écria-t-il en se redressant pour la mieux considérer. Quelque nouveau malheur, n'est ce pas ?

—Non ! non ! balbutia-t-elle. Rien, je te jure...

Eile ne put achever. Elle chancela et tomba sans connaissance dans les bras de son fils.

## XI

### DEUX FEMMES

En sortant de la maison de la rue des Trois-Couronnes, où elle venait d'avoir cette explication pénible avec Gaston, Annette aperçut, devant la porte, la voiture de place qui l'avait amenée et qui l'attendait.

Eile tourna rapidement le bouton de la portière et s'élança dans la fiacre, après avoir dit au cocher :

—Avenue de Neuilly. Vite !

Mais à peine fut-elle assise sur la banquette qu'au milieu de la nuit elle sentit deux bras qui lui entouraient doucement la taille.

Eile poussa un léger cri de terreur et se débattit pour se débarrasser de cette étreinte, prête à se pencher au dehors, à appeler au secours.

Une voix tendre et connue ne lui en laissa pas le temps.

—Imprudente ! lui disait-on à l'oreille, ne me reconnais-tu pas ? C'est moi !

—Vous ! s'écria Annette passant de la terreur au dépit et repoussant avec colère celle qui lui parlait.

—Oui, moi, Jeanne, ta meilleure amie, tu le sais bien !

—Oh ! c'est mal ce que vous faites là ! reprit Mlle de Kandos d'une voix irritée ; m'espionner ainsi !

—Annette, je ne t'espionne pas... Je veille sur toi, pour te protéger contre les imprudences auxquelles t'emportent tes nerfs et ta mauvaise tête... et que tu regretterais, peut-être, amèrement, un jour.

—Que vous importe ?

La jeune duchesse fit semblant de ne pas entendre cette réponse et poursuivit :

—Non, je ne t'espionne pas, et la preuve, c'est qu'au lieu de monter chez "lui," où je savais que tu étais, j'ai attendu, là, cachée dans cette voiture, que tu redescendisses.

—C'est pire ! répliqua Annette. Si vous étiez montée, j'aurais su, du moins, que vous étiez là.

—Et lui aussi l'aurait su... et c'est ce que je ne voulais pas ! Tu es une mauvaise fille, Annette, mais tu es une honnête fille